

Dyslexie, troubles de l'attention, hyperactivité, etc. Existe-t-il encore des enfants normaux?



Au primaire, les enseignants contactés estiment qu'un quart à la moitié des élèves présentent des troubles entravant l'apprentissage. Charly Rappo

Des diagnostics derrière les pupitres

« AUDE-MAY LEPASTEUR

Ecole » Dyslexie, dyscalculie, trouble de la motricité fine ou globale, trouble de l'attention, hyperactivité, trouble du spectre de l'autisme. Vous avez remarqué? Partout autour de vous, il y a des enfants qui souffrent d'un trouble quelconque. Quand et pourquoi les écoliers se sont-ils transformés en patients? Quel est l'impact de ces diagnostics sur nos vies? Les changements vécus au cours des dernières décennies interrogent. Et méritent d'être interrogés.

Si personne ne nie le phénomène, son ampleur reste difficile à saisir. A Fribourg, la Direction de l'instruction publique ne possède pas de statistiques sur les troubles susceptibles d'entraver les apprentissages. Il faut donc s'en remettre aux évaluations des enseignants contactés. Au primaire, ces derniers estiment qu'entre un quart et la moitié de leurs élèves sont touchés, même si tous n'ont pas été diagnostiqués. Rappelons que nous parlons ici d'enseignement traditionnel.

Découverte des troubles

Pourquoi tant d'enfants présentant des troubles, là où autrefois, on n'avait dans les classes que des élèves «normaux»? Il y a bien sûr l'essor et les progrès de la psychologie, qui permettent d'identifier et de nommer des problèmes jusqu'alors passés inaperçus ou mal compris.

Il y a aussi, probablement, une prévalence plus grande de certains troubles, comme l'hyperactivité ou les troubles de l'attention. Les causes de cette augmentation sont disputées, mais on cite volontiers l'ali-

mentation pour le premier et l'impact du numérique pour le second.

Ces facteurs ne suffisent pas, toutefois, à expliquer l'explosion des cas. Les demandes en hausse pour l'établissement de diagnostics, mais aussi la croyance qu'ont les parents de pouvoir reconnaître seuls un trouble à partir d'informations glanées sur internet, jouent aussi un rôle.

Pas la panacée

Il semble important ici de rappeler que l'identification de troubles au cours des dernières décennies a permis aux professionnels – logopédistes, psychomotriciens ou tout simplement enseignants – d'aider efficacement de nombreux enfants qui auparavant ne recevaient que peu de soutien et souffraient inutilement de ce fait. Mais la médaille a un revers.

TROUBLE «DÉSIRABLE»

Ca ne vous étonnera pas mais aujourd'hui les parents qui traînent sur internet diagnostiquent volontiers un haut potentiel à leur enfant. «Si l'enfant est en difficulté, on va chercher une cause. Or, c'est plus valorisant de mettre en avant un haut potentiel qu'une déficience intellectuelle ou un autre type de souffrance», note Pascal Roman. L'unité de consultation de l'enfant et de l'adolescent de l'UNIL dont il est responsable a fait une petite évaluation. Sur tous les cas où les parents arrivent en déclarant leur enfant haut potentiel, seul 20 à 30% le sont vraiment. «Certains ont d'autres troubles. D'autres sont juste très intelligents.» Pour la psychologue, l'attrait des hauts potentiels tient au narcissisme des parents. «Ils investissent à raison beaucoup dans leurs enfants. Or, ils peuvent être blessés que leurs descendants ne soient pas tels qu'ils l'auraient désiré.» AML

«Si ce n'est pas trop grave, je préfère m'adapter que signaler l'enfant»

Julie*, enseignante au primaire

«Je ne suis pas convaincue par l'usage du langage médical et ne pense pas qu'on devrait parler en termes de pathologie. Les enfants ont des difficultés spécifiques, ce n'est pas pour autant qu'ils devraient être marqués par une étiquette», réagit Anne-Nelly Perret-Clermont, professeure émérite à l'Institut de psychologie et éducation de l'Université de Neuchâtel. Une stigmatisation que regrette Julie*, enseignante au primaire en ville de Fribourg, qui évite chaque fois qu'elle le peut de signaler les cas qui se trouvent dans sa classe. «Si ce n'est pas trop grave, je préfère m'adapter. Sinon ensuite, ils gardent cela toute leur vie dans leur dossier scolaire. Est-ce qu'ils ont vraiment besoin de trainer ça?»

Le diagnostic, d'ailleurs, n'est pas la panacée. S'il est souvent nécessaire pour obtenir

des aides spécifiques dans le cadre scolaire, il peut avoir pour résultat un désengagement des parents, mais aussi des enseignants. «Certains pensent, une fois le trouble identifié, que ce n'est plus de leur ressort», s'insurge Julie.

Autre reproche: le diagnostic, quand il se limite à mettre une étiquette générale, nierait la complexité. «Il a parfois pour corollaire une essentialisation des troubles de l'enfant, c'est-à-dire que ceux-ci lui appartiennent de naissance et le déterminent», explique Pascal Roman. Or, pour le professeur à l'Institut de psychologie de l'Université de Lausanne et psychologue responsable de l'unité de consultation de l'enfant et de l'adolescent à l'UNIL, la question est beaucoup plus complexe, l'environnement (société, famille, etc) dans lequel évolue l'enfant jouant un rôle important. Et il peut devenir

l'arbre qui cache la forêt, comme l'illustre Anne-Nelly Perret-Clermont. «J'ai en tête l'histoire d'un adolescent dit «haut potentiel». Il avait des problèmes d'ado, mais on a passé à côté parce que tout a été attribué à son haut potentiel.»

Grosse pression scolaire

Pourquoi, alors, en sommes-nous si friands? Notre société n'est plus celle des trente glorieuses, et c'est peut-être de ce côté-là qu'il faut chercher. «Aujourd'hui, ni les enseignants ni les parents ne peuvent accepter que certains élèves ne soient pas forts à l'école», témoigne Clémence*, enseignante au primaire dans un village du district de la Sarine. Et pourquoi donc? «Au cours du siècle dernier, il y a eu un allongement très important des parcours scolaires, et depuis 40 ans, il va de pair avec un accroissement de la compétition sociale», éclaire Christian Muller, du Laboratoire d'histoire sociale et culturelle de l'éducation. Autrement dit, on use plus longtemps les bancs dans l'espoir de trouver plus tard un bon métier, ceux-ci se faisant rares. La pression sur l'élève s'en trouve augmentée, d'où un désir de «corriger» une «déficience» qui l'empêcherait d'être suffisamment performant.

Mais le diagnostic a également une autre vertu. Lorsqu'un enfant a des difficultés, le trouble est attribué à sa biologie, les parents se trouvent déculpabilisés. Et «la pression est reportée sur l'école, sommée de s'adapter», relève Christian Muller. Pas étonnant dès lors que partout autour de vous fleurissent les dyslexiques, les enfants ayant des troubles de la motricité et les hyperactifs. »

* Nom connu de la rédaction.

C'était la faute à la mère

Autrefois, l'échec scolaire n'était pas expliqué par la pathologie.

Selon Christian Muller, du Laboratoire d'histoire sociale et culturelle de l'éducation, l'échec scolaire n'a pas attendu «l'invention» des troubles de l'attention pour turlupiner les professionnels. Dès la fin du XIX^e siècle, on scolarise tous les enfants et nombreux sont ceux qui rencontrent des difficultés. Leur taux fut variable selon les époques (jusqu'à 66% de redoublement à Genève en 1959 malgré l'existence de classes spéciales). Mais ce qui a surtout changé, c'est la cause que l'on attribue

à l'échec, et le remède prescrit. De 1950 à 1970, «l'inadaptation» psychoaffective de l'enfant est souvent invoquée et la mère rendue responsable. D'où les psychothérapies prescrites au duo.

Parallèlement, la sociologie prouve que l'origine sociale de l'enfant le prédestine à l'échec (l'enfant d'ouvrier ayant beaucoup moins de chances d'accéder à l'université que celui de médecin). On y répond par des changements structurels (comme la création du cycle d'orientation) puis pédagogiques. Aujourd'hui, l'individu est replacé au centre, et c'est le trouble de l'enfant qui est pointé du doigt. » AML

